

## FEU ET PLUIE

Σ◊ΠΙ◊ΧΙΠΙ◊Υ◊

14 NOVEMBRE, 1 H 33 DU MATIN  
BRITISH MUSEUM, LONDRES, ANGLETERRE

**H**arry Masterson allait mourir dans treize minutes. S'il l'avait su, il aurait savouré sa dernière cigarette jusqu'au filtre. Au lieu de cela, il l'écrasa après seulement trois bouffées et chassa la fumée de son visage. Si on le surprenait en train d'en griller une devant la salle de repos des gardiens, il se ferait renvoyer par ce salopard de Fleming, chef de la sécurité du musée. Harry était déjà en sursis pour avoir pris son service avec deux heures de retard, la semaine dernière. Il lâcha un juron et glissa le mégot dans sa poche. Il le finirait pendant sa prochaine pause... si toutefois on voulait bien lui en accorder une ce soir.

Un coup de tonnerre fit trembler les murs. L'orage hivernal avait éclaté juste après minuit, en commençant par une violente salve de grêle suivie d'un déluge menaçant d'engloutir Londres dans la Tamise. À l'horizon, les éclairs zébraient le ciel de part en part. À en croire le « Monsieur Météo » de la BBC, on avait rarement connu un orage aussi violent depuis une bonne décennie. Anéantie par l'ardeur spectaculaire de la foudre, la moitié de la capitale était plongée dans le noir.

Et la malchance voulait que Harry se trouve justement dans cette partie-là de la ville, laquelle englobait le British

Museum, dans Great Russell Street. Bien que l'établissement dispose de groupes électrogènes, on avait mobilisé la totalité des gardiens pour assurer la protection des œuvres. L'équipe de jour arriverait donc d'ici une demi-heure, mais comme Harry faisait partie du service de nuit, il occupait déjà son poste lorsque l'éclairage était tombé en panne. Et même si les caméras vidéo fonctionnaient toujours sur le réseau d'urgence, Fleming ordonna à l'équipe nocturne de procéder sur-le-champ à une ronde de sécurité dans les quatre kilomètres de salles du musée.

Ce qui signifiait qu'ils devaient se séparer.

Harry s'empara de sa torche électrique et la dirigea droit devant lui. Il détestait patrouiller la nuit, quand l'établissement était noyé dans la pénombre, la seule lumière provenant habituellement des réverbères de la rue placés devant les fenêtres. Mais, à présent, dans le black-out ambiant, même ces lampadaires étaient éteints. Le musée devenait un théâtre d'ombres macabres, troublées ici et là par la lumière rouge diffuse des veilleuses.

Harry avait eu besoin d'un peu de nicotine pour s'armer de courage, mais il ne pouvait plus repousser sa ronde. Étant le dernier de la liste dans l'ordre hiérarchique du service de nuit, on lui avait attribué les salles de l'aile nord, soit le point le plus éloigné de leur petit nid de surveillance au sous-sol. Ce qui ne l'empêcha pas d'emprunter un raccourci. Il tourna le dos au grand hall, puis franchit la porte donnant sur l'immense cour intérieure Elizabeth II.

Cet espace central d'un hectare était cerné par les quatre ailes du British Museum. Au milieu s'élevait le dôme en cuivre de la salle de lecture, l'une des bibliothèques les plus réputées au monde. Au-dessus, un colossal toit géodésique conçu par Foster and Partners<sup>1</sup> dominait la plus grande place carrée couverte d'Europe. Avec son passe-partout, Harry se glissa dans cet endroit gigantesque. À l'instar du

---

1. Célèbre cabinet d'architectes, auquel on doit, entre autres, le Viaduc de Millau, en France. (N.d.T.)

musée proprement dit, la cour baignait dans le noir. Malgré la pluie pianotant sur la verrière très haut perchée, Harry entendait l'écho de ses pas dans ce vaste lieu désert.

Un nouvel éclair déchira le ciel et, un bref instant, la lumière aveuglante illumina le toit formé d'un millier de panneaux de verre triangulaires. Puis l'obscurité réinvestit les lieux sous les crépitements de la pluie.

Nouveau coup de tonnerre, qui résonna dans sa poitrine. Le toit vibra également. Harry se voûta un peu, craignant de voir s'effondrer toute la structure sur lui.

Guidé par sa lampe électrique, il traversa la cour en direction de l'aile nord et contourna la salle de lecture. Encore un éclair qui dura une poignée de secondes. Des œuvres géantes surgirent de l'obscurité. Le *Lion de Cnide* se dressa à côté de l'imposante tête d'une statue de l'île de Pâques, puis les sentinelles de pierre disparurent dans le noir.

Harry en eut la chair de poule.

Il accéléra le pas, jurant dans sa barbe à chaque foulée.

— Saloperies d'œuvres d'art...

Sa litanie l'aidait à se calmer.

Il parvint aux portes de l'aile nord, où il s'engouffra, accueilli par l'odeur familière de moisi et d'ammoniaque. Il n'était pas mécontent d'avoir de solides murs autour de lui. Il balaya soigneusement le couloir de sa torche électrique. Rien ne semblait clocher, mais on lui avait demandé de vérifier chacune des galeries. Il se livra à un rapide calcul, et conclut que, en se dépêchant, il pourrait finir son circuit assez vite pour s'accorder quelques bouffées de cigarette. Ragaillardisé à la perspective d'une nouvelle dose de nicotine, il traversa le hall, précédé par le faisceau de sa lampe.

L'aile nord constituait désormais la vitrine commémorative de la naissance du musée, une collection ethnographique brochant un tableau complet des réalisations humaines à travers les âges et les civilisations, comme la galerie égyptienne avec ses momies et ses sarcophages. Il poursuivit son chemin, toujours d'un bon pas, au fil des galeries dévolues aux diverses cultures : celtique, byzan-

tine, russe, chinoise. Chaque enfilade était verrouillée par une barrière de sécurité. En l'absence de courant électrique, celles-ci s'étaient automatiquement abaissées.

Enfin, il aperçut le bout du couloir.

La plupart des collections provenaient du Museum of Mankind<sup>1</sup> et se trouvaient temporairement hébergées ici pour l'anniversaire du British. Toutefois, d'aussi loin que Harry s'en souvienne, la dernière galerie avait toujours existé. Elle abritait des antiquités inestimables, originaires de la péninsule arabique. Elle était financée par une seule famille, laquelle devait sa prospérité à des investissements à hauts risques dans le pétrole. On disait que les dons permettant d'assurer la permanence de cette exposition atteignaient cinq millions de livres par an.

Ce genre de dévouement ne pouvait qu'inspirer le respect. Ou le mépris. Tout en grognant contre un tel gaspillage, Harry balada sa lampe sur la plaque gravée en cuivre, placée au-dessus de l'entrée : GALERIE KENSINGTON... Également surnommée « le Grenier de la Garce ».

S'il n'avait jamais rencontré lady Kensington en personne, Harry savait cependant par ses collègues que le moindre outrage fait à la collection de la dame susnommée – de la poussière sur une vitrine, une tache sur une notice explicative, une pièce d'antiquité mal disposée – se voyait sévèrement réprimandé. La galerie était sa marotte et rien ne résistait à sa colère. Des gens avaient perdu leur emploi dans son sillage, comme pouvait même en témoigner un ancien directeur.

Ce genre d'inquiétude poussa Harry à s'attarder davantage sur la barrière de sécurité de la galerie. Il promena sa torche aux quatre coins de la première salle avec un peu plus de minutie qu'à l'ordinaire. Là aussi, tout semblait en ordre.

Toutefois, tandis qu'il tournait les talons, un mouvement attira son œil. Il se figea, la torche pointée vers le sol. Tout au fond de la galerie Kensington, dans l'une des salles les

---

1. Musée de l'Humanité. (N.d.T.)

plus éloignées, une lueur bleuâtre se déplaçait lentement, laissant des ombres mouvantes sur son passage. Une autre lampe électrique... il y avait quelqu'un dans la galerie...

La gorge serrée, Harry sentit son cœur battre la chamade. Un cambriolage. Il se plaqua contre la cloison proche. Ses doigts cherchèrent sa radio à tâtons. Les murs frémirent sous d'autres coups de tonnerre.

— Je crois avoir vu un intrus ici, dans l'aile nord. Dis-moi ce que je dois faire, s'il te plaît.

Il attendit la réponse de son chef d'équipe. Gene Johnson était peut-être un tir au flanc, mais il avait aussi servi comme officier dans la RAF et il connaissait son boulot.

Celui-ci lui répondit, mais l'orage et la pluie parasitaient la communication :

— ... tu crois... t'en es sûr?... attends que... est-ce que les barrières fonctionnent ?

Harry les inspecta, elles étaient en position abaissée. Bien sûr, il aurait dû vérifier qu'on ne les avait pas fracturées. Chaque galerie ne disposait que d'une seule entrée dans le couloir, sinon, pour accéder aux pièces condamnées, il fallait pénétrer par les hautes fenêtres, mais elles étaient protégées par des grilles. Et même si l'orage avait fait disjoncter l'alimentation générale, les groupes électrogènes maintenaient le réseau de sécurité en marche. Aucune alarme n'avait sonné dans la salle de contrôle.

Harry se dit que Johnson était déjà en train de passer d'une caméra à l'autre, en vérifiant toute cette aile pour foncer sur la galerie Kensington. La lueur persistait dans la salle. Elle semblait errer sans but... rien à voir avec le balayage énergétique de la lampe d'un voleur. Il se livra à un autre contrôle de la barrière. Le voyant vert du verrouillage électronique était allumé. On ne l'avait pas forcée.

Il observa de nouveau la lueur. Peut-être s'agissait-il seulement des phares d'une voiture qui se reflétaient sur les vitres.

À la radio, la voix entrecoupée de Johnson le fit sursauter :

— Il n’y a rien sur la vid... La caméra 5 est hors service. Reste en ligne... des collègues sont en chemin...

Le reste des paroles se volatilisa dans le grondement de l’orage. Harry se tenait debout devant la barrière. D’autres gardiens arrivaient en renfort. Et s’il n’y avait aucun intrus ? S’il s’agissait de simples phares provenant de la rue ? Déjà qu’il était dans le collimateur de Fleming, il ne manquait plus qu’il passe pour un abruti !

Il tenta le coup et braqua sa torche électrique.

— Vous là-bas ! cria-t-il.

Il pensait avoir l’air autoritaire, mais sa voix résonna comme une plainte stridente.

La lueur continuait à se déplacer. Elle semblait s’enfoncer davantage dans les profondeurs de la galerie... l’individu ne battait pas en retraite, mais avançait lentement en zigzag. Aucun voleur n’aurait affiché un tel culot.

Harry déverrouilla la sécurité électronique à l’aide de son passe-partout. Il leva la barrière assez haut pour se faufiler au-dessous et entrer dans la première pièce.

En se redressant, il s’arma de nouveau de sa torche, il refusait de céder à la panique. Il aurait dû pousser plus loin son investigation avant de donner l’alerte. Mais le mal était fait. Pour sauver la face, le mieux serait d’éclaircir lui-même le mystère. Il hurla encore, juste au cas où :

— Sécurité ! Ne bougez pas !

Aucun effet. La lueur continuait sa lente progression sinueuse à travers la galerie.

Il jeta un coup d’œil vers la barrière donnant sur le couloir. Les autres seraient là dans moins d’une minute.

— Merde ! lâcha-t-il.

Harry se mit à pourchasser cette lumière, bien décidé à savoir de quoi il retournait, avant l’arrivée de ses collègues.

Des trésors aussi intemporels qu’ineestimables défilèrent sous ses yeux, mais il les regarda à peine : des vitrines exposant des tablettes en argile du roi assyrien Assurbanipal ; d’imposantes statues en grès qui remontaient à la période pré-perse ; des épées et des armes de toutes les

époques ; des ivoires phéniciens représentant d'anciens monarques des deux sexes ; et même une première édition des *Mille et une nuits* sous son titre original : *Le Moraliste oriental*.

Harry traversa les pièces en passant d'une dynastie à l'autre... des croisades à la naissance du Christ, des exploits d'Alexandre le Grand au règne du roi Salomon et de la reine de Saba.

Il parvint enfin à la dernière salle, l'une des plus vastes. Elle contenait des objets susceptibles d'intéresser les entomologistes : des pierres et des bijoux rares, des restes fossilisés, des outils néolithiques.

La source de la lueur lui apparut : près du centre de la salle voûtée, un globe lumineux d'une cinquante centimètres flottait mollement en l'air. Une flamme bleue spectrale semblait parcourir sa surface miroitante.

Sous le regard de Harry, la boule traversa une vitrine comme si elle était translucide. Il en resta abasourdi. Une odeur de soufre chatouilla ses narines en s'échappant de cette sphère de lumière azurée. Elle roula sur l'une des veilleuses de sécurité et *paf!* la lampe éclata dans un grésillement. Harry recula d'un pas. Dans la salle précédente, la caméra 5 avait dû subir le même sort. Il jeta un regard sur celle qui surveillait cette pièce : le voyant rouge était allumé. Elle fonctionnait donc toujours.

Comme s'il avait deviné ce qui se passait, Johnson le contacta de nouveau. Bizarrement, la communication par radio n'était plus parasitée.

— Harry, tu ferais peut-être mieux de t'en aller !

Mais il restait cloué sur place, hésitant entre l'effroi et l'émerveillement. En outre, le phénomène *s'éloignait* de lui en flottant vers un coin plus sombre. La lueur du globe éclaira un morceau de métal à l'intérieur d'un cube de verre. Un bout de ferraille rouge de la grosseur d'un veau... un veau *agenouillé*. La notice le présentait comme un chameau. Au mieux, la ressemblance se révélait improbable, mais Harry comprenait le choix d'une telle descrip-

tion. La pièce avait été découverte dans le désert. La lueur s'attarda au-dessus du chameau en fer. Par précaution, Harry fit un pas en arrière et empoigna sa radio.

— Nom de Dieu !

La boule de lumière miroitante traversa le verre et heurta l'animal. La lueur disparut aussi vite que la flamme d'une chandelle qu'on vient de moucher.

L'espace d'un bref instant, Harry crut perdre la vue dans la soudaine obscurité. Il braqua sa lampe torche. Le chameau métallique n'avait pas bougé de son cube de verre.

— Elle s'est volatilisée...

— Tu vas bien ?

— Ouais. Bon sang, c'était quoi, ce truc ?

Johnson lui répondit d'une voix teintée de crainte.

— Une foutue boule de foudre, je pense ! Des camarades pilotes de guerre m'ont raconté qu'ils en avaient vu en franchissant un coup de tonnerre. L'orage avait dû la générer. Mais, nom d'un chien, c'était sacrément brillant !

Là, elle ne brillait plus, songea Harry dans un soupir, tout en secouant la tête. Quel que soit ce phénomène, il lui éviterait au moins une mise en boîte de la part de ses collègues.

Il abaissa sa torche. Cependant, à mesure que le faisceau lumineux disparut, le chameau de fer continua à rougeoyer dans le noir.

— Allons bon, qu'est-ce qui se passe, maintenant ? marmonna Harry en saisissant sa radio.

Immédiatement, une sévère décharge d'électricité statique le frappa aux doigts. Il reprit l'appareil en jurant et le porta à sa bouche.

— Il y a un truc bizarre. Je ne crois pas que...

La pièce métallique rougeoyait de plus belle. Harry recula. Le fer commença à dégouliner et le chameau se mit à fondre, comme sous une pluie d'acide. Harry ne fut pas le seul à le remarquer.

Dans sa main, la radio beugla :

— Harry, tire-toi de là !



Sans demander son reste, il fit volte-face, mais c'était trop tard. La vitrine de verre explosa. Des morceaux lui transpercèrent le flanc gauche. Un autre éclat lui entailla la joue. Sous la chaleur du souffle, qui brûla tout l'oxygène ambiant, il sentit à peine la douleur.

Son cri mourut sur ses lèvres.

L'explosion suivante l'arracha au sol et le projeta à l'autre bout de la galerie. Son squelette enflammé heurta la barrière de sécurité et fondit sur la grille métallique.

1 H 53 du matin

Safia al-Maaz s'éveilla en sursaut, en proie à une vraie panique. Des sirènes hurlaient de toute part. Tel un stroboscope, des gyrophares balayaient les murs de sa chambre. La terreur lui serrait la poitrine comme un étai. Incapable de respirer, elle sentit la sueur perler sur ses tempes, comme prise au piège entre le passé et le présent.

*Les sirènes hurlantes, l'écho lointain des explosions... et, plus près, les cris des blessés, des mourants, sa propre voix se mêlant au chœur de l'horreur et des gémissements de douleur et...*

En bas, dans la rue, quelqu'un lançait des ordres dans un mégaphone : « Laissez passer les pompiers ! Que tout le monde dégage ! »

*De l'anglais... ni de l'arabe ni de l'hébreu...*

Un grondement sourd passa devant son immeuble et s'éloigna. Les voix des équipes d'urgence la ramenèrent au présent. Elle était à Londres, pas à Tel-Aviv. Elle laissa échapper un long soupir étranglé. Des larmes lui piquèrent les yeux. Elle les essuya d'une main tremblante.

Elle s'assit dans le lit, pelotonnée sous la couette, et prit le temps de recouvrer son souffle. Son envie de pleurer subsistait. C'était toujours ainsi, se dit-elle, mais les paroles n'y faisaient rien. Elle resserra l'édredon sur ses épaules, ferma les yeux, son pouls martelant ses tempes. Comme le lui avait enseigné son thérapeute, elle inspira lentement à deux reprises, puis souffla quatre fois. Petit à petit, elle se détendit et sa peau glacée se réchauffa.